Document généré le 21 sept. 2024 01:46

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

L'ombre de Mario Ricci
La mort de Mario Ricci

Michel Coulombe

Volume 4, numéro 1, juillet–août 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34802ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (1983). Compte rendu de [L'ombre de Mario Ricci / *La mort de Mario Ricci*]. *Ciné-Bulles*, *4*(1), 2–2.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ombre de Mario Ricci

LA MORT DE MARIO RICCI
FRANCO-SUISSE. 1983. 97 MIN. DRAME RÉALISÉ PAR CLAUDE GORETTA.
SCÉNARIO: CLAUDE GORETTA ET GEORGES HALDAS
PHOTOGRAPHIE: HEINZ LIECHTI
MONTAGE: JOËLLE VAN EFFENTERRE
INTERPRÉTATION: GIAN MARIA VOLONTÉ, JEAN-MICHEL DUPUIS, HEINZ BENNENT, MIMSY FARMER, MAGALI NOËL ET LUCAS BELVEAUX.
DISTRIBUTEUR: PRIMA

En Europe comme en Amérique du Nord, la crise sévit, sournoise, insaisissable, toute-puissante. Visiblement affecté par l'ampleur du phénomène, Claude Goretta **(La dentellière, La provinciale)** lui accorde le premier rôle dans son film **La mort de Mario Ricci.** Résultat: un film inquiet, sensible, reflet tourmenté d'un malaise ressenti à l'échelle planétaire.

La crise selon Goretta est intimement liée au quotidien; le cinéaste suisse laisse aux médias d'information le soin d'analyser les sautes d'humeur des chefs d'État ou de commenter les points marqués par les grandes puissances sur le vaste échiquier du nucléaire. Il préfère isoler un microcosme et braquer sa caméra sur le désarroi d'un éminent chercheur, la lassitude d'un journaliste vieillissant, la détresse d'une jeune femme en deuil ou l'intolérance des hommes.

L'action ne s'étale que sur quelques jours. Bernard Fontana (Gian Maria Volonté), journaliste réputé, et Didier Meylan, son assistant, se rendent à Etiolaz, village suisse imaginaire, afin d'y interviewer, pour la télévision, le célèbre professeur Kremer (Heinz Bennent), spécialiste de la question de la faim dans le monde. Démobilisé, trop conscient de son impuissance pour poursuivre un combat perdu d'avance, Kremer s'est retiré de la vie publique. Sa compagne, Cathy (Mimsy Farmer), voudrait le tirer de son mutisme mais, malgré son acharnement, l'interview n'aboutira jamais.

Face à cet échec, Fontana et, à sa suite, le film de Goretta s'attachent à une toute autre histoire, un drame qui touche de près la population locale: la mort accidentelle d'un jeune ouvrier immigré, Mario Ricci. Sans vraiment l'avoir cherché, parce qu'il est toujours là au bon moment, Fontana fait la lumière sur l'affaire Ricci. Il lève les accusations ("assassino") qui pesaient injustement sur le pauvre garagiste.

Fontana est littéralement le regard du réalisateur. Gian Maria Volonté (quelle tête!) habite avec intensité et retenue ce personnage fermé de journaliste boiteux. Il n'a rien du journaliste-justicier, type de personnage très américain qu'ont campé les Jane Fonda **(The China Syndrome)**, Robert Redford et Dustin Hoffman **(All the president's men)**. Fontana apparaît plutôt comme un homme vulnérable, un homme qui doute, écoute, regarde et n'intervient qu'ultimement. En mai dernier, à Cannes, Volonté s'est mérité un prix d'interprétation pour son jeu dans **La mort de Mario Ricci.** Goretta peut ajouter ce prix à son tableau d'honneur, lui qui dirigeait avec bonheur, il y a quelques années, l'inoubliable Isabelle Huppert de **La dentellière.**

Tout le film s'inscrit comme une parenthèse qu'encadrent l'arrivée et le départ de Fontana et de Meylan. À l'aller, les deux hommes font nettoyer le pare-brise de leur voiture. Au retour, ils écoutent Vivaldi. Quelques jours se sont écoulés dans la vie de deux hommes ordinaires. L'épisode Etiolaz appartient au passé, ils peuvent tourner la page sans trop de regrets. La vie suit son cours, ni meilleure ni pire qu'avant.

Sans être foncièrement optimiste, **La mort de Mario Ricci** donne raison à la justice et laisse briller, même faiblement, une lueur d'espoir. Kremer se décidera enfin à quitter sa retraite pour participer à un congrès à Ottawa. Stéphane finira par révéler à Fontana les circonstances exactes de la mort de l'ouvrier italien. Les brèves aventures amoureuses de Fontana et de Meylan ne coûteront ni l'emploi de Solange (Magali Noël), ni le bonheur de Cathy.

De film en film, patiemment, Goretta parfait son style. Il ne précipite jamais l'action ou la caméra, propose un rythme lent, s'attache à décrire l'intimité de ses personnages, témoigne d'un souci constant du détail et procède par accumulation de scènes et d'éléments. Plutôt que d'élaborer une intrigue très traditionnelle, il trace, du bout de son pinceau, le portrait réaliste d'une petite société vue de l'extérieur. Peut-être pourrait-il se mouiller davantage et exprimer plus clairement son point de vue. Chose certaine, il pourrait difficilement être plus juste.

À voir et à revoir, pour le plaisir.

M.C.

Les amours fugitives d'une serveuse et d'un grand reporter. Magali Noël et Gian Maria Volonté.